

Accueillir les vagabondes



© Gaille Cloarec

Le 13 février, il fallait arriver tôt pour trouver une place encore libre dans l'auditorium de la BMVR Alcazar : la venue de **Gilles Clément**, invité par **Opera Mundi** à donner une conférence dans le cadre de son cycle *Le vivant dans tous ses états*, a drainé un large public. À tel point qu'il a fallu prévoir une projection dans le hall d'entrée de la bibliothèque, pour accueillir les visiteurs en surnombre. Les ateliers philo adultes et enfants,

et la conférence abécédaire destinée au jeune public, qui complétaient ce **Grand format**, ont également fait le plein.

C'est dire si la parole de ce paysagiste, théoricien du « *Tiers-Paysage* », élément du « *Jardin Planétaire* » qui désigne les espaces de plus en plus restreints où l'homme laisse l'évolution des lieux à la seule nature, était attendue. À mesure que les interrogations liées à la destruction de l'environnement se font plus anxieuses, le désir de participer à une réflexion de fond sur nos pratiques devient plus prononcé. À Marseille se crée d'ailleurs une Cité de l'Agriculture*, pour fédérer circuits courts, jardinage urbain, permaculture, agro-foresterie et mille autres propositions concrètes.

Selon Gilles Clément, la planète entière peut être regardée comme un jardin, soit « *un rêve : le lieu où l'on place ce que l'on veut protéger* ».

D'après lui, « *certains ne le savent pas, tous ne sont pas bons, mais les habitants de la Terre sont des jardiniers* ». Un optimisme qui n'empêche pas la lucidité du constat ! À Dubaï, en plein désert, on cultive irrationnellement toutes les fleurs du monde, on répand de la neige sur des pistes de ski artificielles. En Californie, où il ne pleut plus sous les effets du réchauffement climatique, on peint les sols en vert pelouse. « *Savez-vous qu'il faut aussi arroser les gazons en plastique, sinon ils brûlent sous le soleil ?* »

Le paysagiste recommande, pour quitter le « *stupidocène* », de se débarrasser de l'illusion de la maîtrise ; déplorant que le culte des machines et de la chimie soit encore enseigné dans les lycées agricoles. Et suggère « *d'accueillir les vagabondes* », ces plantes qui poussent spontanément dans nos interstices.

♦ GAILLE CLOAREC ♦

* cite-agri.fr

Vues d'artistes

Considérer les Calanques comme territoire de science et source d'inspiration. C'est l'ambition qui a prévalu lors de la mise en place d'une résidence de recherche organisée par la Fondation Camargo, le Parc National des Calanques et l'Institut Pythéas (AMU/CNRS/IRD). Suite à une réflexion menée avec le paysagiste **Gilles Clément** (lire ci-dessus), un appel à projet international a été lancé, et huit artistes ont été sélectionnés : **Ryo Abe, Julien Clauss, João Modé, Nicolas Floc'h, Frank Gérard, Lisa Hirmer, Katie Holten et Shanta Rao**. Invités à travailler sur le rapport homme/nature, ils ont présenté le fruit de leurs réflexions lors d'une Journée portes ouvertes, le 10 février, sur le site de la **Fondation Camargo** à Cassis.

Les visiteurs se sont pressés dans ces beaux espaces, bâtiments et jardins dominant la mer, chaque artiste répondant volontiers aux questions. Parfois en anglais non traduit, hélas, dans le cas de l'irlandaise Katie Holten, qui a dessiné un intrigant « *alphabet inconscient* » du paysage. La lumière somptueuse des calanques, sur terre ou perçant sous les flots, a de quoi inspirer ! Mais la démarche du projet ne consistait pas à esthétiser un lieu, si magique soit-il, sans en éluder les graves problèmes écologiques.



Alphabet inconscient des calanques - Katie Holten © G.C.

Le travail le plus abouti s'est révélé être celui de deux photographes, Franck Gérard et Nicolas Floc'h. Le premier s'est lancé dans une documentation visuelle des « *espaces de frottement* » entre l'homme et la nature, les conflits d'usage étant... d'usage sur le littoral méditerranéen. Le second, qui « *espère pouvoir continuer sur tout le Parc un projet au long cours* », s'est plus particulièrement penché sur les récifs artificiels sous-marins. Les trois tableaux monochromes de Julien Clauss, réalisés avec des « *boues rouges* »-pigments

issus de l'usine Altéo (cf Zibeline n°93), qui continue de déverser ses toxiques dans le canyon de Cassidaigne- étaient sans doute une façon de représenter un monde étouffant sous la pollution. On a été moins convaincus par la démarche de Shanta Rao : pour évoquer les méduses, elle a travaillé une matière irisée à base de peinture navale, particulièrement nocive. Le FRAC PACA exposera un rendu de résidence sous forme de plateau expérimental, jusqu'au 8 avril.

♦ G.C. ♦



**CAMARGO
FOUNDATION**

CASSIS, FRANCE